Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 64 (1935)

Heft: 2

Artikel: La joie à l'école : causerie faite à Estavayer, le 12 septembre 1934, à l'occasion du cours de vacances destiné aux institutrices [suite]

Autor: Dupraz, Laure

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040799

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PARTIE NON OFFICIELLE

LA JOIE A L'ÉCOLE

Causerie faite à Estavayer, le 12 septembre 1934, à l'occasion du cours de vacances destiné aux institutrices.

(Suite.)

MESDAMES,

MESDEMOISELLES,

Mais pourquoi le travail semble-t-il une perte de temps à l'enfant? Parce que, lorsqu'il joue, l'enfant déploie une activité qui lui est adaptée; cependant, si on arrive à lui faire comprendre que le travail est aussi « raisonnable » que le jeu, il s'y mettra de tout son cœur, de son mieux, et, à la longue, il se fera une habitude de l'application. Mais il faut pour cela lui proposer un but à atteindre, éveiller son intérêt : « L'art d'enseigner, dit A. France, n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux [1]. » Baden-Powell, le fondateur du scoutisme, le savait bien lorsqu'il déclarait : « Il faut que la Meute des louveteaux (groupement des enfants de 9-11 ans qui se rattache au scoutisme) soit une famille, mais une famille heureuse. » Rendons l'école aimable pour que nos enfants l'aiment. Ils ont besoin de s'épanouir au moral comme au physique; leur âme a besoin du soleil de la confiance et de la gaîté, comme leur corps a besoin de soleil et de grand air. Il faut leur créer une atmosphère joyeuse : « Que tout se fasse avec lumière », comme dit la Règle bénédictine. Certaines personnes ne veulent voir que les côtés noirs de la vie; ils existent, c'est entendu! mais il n'y a pas que du noir. L'existence la plus banale réserve à qui sait les voir des bonheurs innombrables; sur toute fenêtre de mansarde, on peut cultiver un géranium. Apprenons aux enfants à ne pas s'appesantir sur les misères et les contrariétés, apprenons-leur qu'il est inutile, quand on va à la montagne, de partir en mettant des cailloux dans son sac et que dans toute moraine, si rocailleuse soit-elle, il y a toujours l'une ou l'autre fleurette à cueillir. Montrons-leur le bon côté des choses : il y a là une attitude d'esprit à prendre. Pourquoi être Jean-qui-pleure, quand on pourrait être Jean-qui-rit pour la peine d'essayer! Faisons comprendre à nos élèves que dans 9 cas sur 10, les gens sont malheureux par leur

[1] A. FRANCE, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 209.

faute. Au lieu de ruminer indéfiniment ce qui les contrarie, qu'ils s'habituent à se dire : « Telle chose ne va pas, comment faire pour en sortir? » Agir au lieu de gémir, tel doit être le mot d'ordre. Carlyle disait : « Vous vous plaignez de la vie, dites-vous que vous méritez d'être pendu — ce qui est probablement le cas —, et vous serez tout heureux du sort qui vous est fait. » Au lieu de se plaindre que les roses aient des épines, soyons heureux que les épines portent des roses. Au lieu de grogner, asseyons-nous donc au bord du chemin, selon le conseil d'un auteur anglais et prenons le temps de compter nos bénédictions. Faisons avec nos élèves des conversations à tout propos — et hors de tout propos — au cours de nos leçons; sans en avoir l'air, faisons un peu de philosophie de la vie, saine, joyeuse, pas de grands airs prêchi-prêcha, mais du pittoresque, de la vie, de la gaîté. Apprenons-leur la belle sérénité et la grandeur qui, en toute simplicité, voient l'Evangile dans la vie de tous les jours. Parlons à nos enfants, comme Romée d'Arc le faisait à sa petite Jeanne : « N'oublie pas, disait-elle, qu'il y a réponse à tout dans l'Evangile. Tiens, j'ai grondé tout à l'heure pour un peu de pain gaspillé, tu t'en es étonnée, mais souviens-toi des miracles des poissons et du pain. Deux fois, Notre-Seigneur l'a renouvelé, deux fois il n'a pas admis qu'on gaspillât les restes. Sur son ordre, on les a ramassés et ils ont empli des corbeilles : douze la première fois, cinq la seconde.

« Quand tu m'aides à la lessive, rappelle-toi aussi la leçon d'ordre du Christ Jésus sortant de son tombeau : il a pris la peine de plier son linceul. Oui, ma petite enfant, on a trouvé le drap de toile soigneusement plié et rangé sur le bord du sépulcre [1]. »

Pareilles considérations éclairent l'existence quotidienne. Les grandes catastrophes ne se produisent pas tous les jours : ce sont les ennuis minimes devant lesquels on est sans défense qui grignotent les forces; et devant les petites misères de la vie, on est sans défense parce qu'on n'a pas appris à les envisager avec un bon sens courageux. Trop de gens, animés des meilleures intentions, ont la vertu sévère et grognon et s'imaginent servir Dieu d'autant mieux qu'ils Lui montrent sans cesse combien son service est dur, austère, pénible. Rendre la vertu hargneuse est doubler la distance qui la sépare du monde! Veillons à ne pas écraser les âmes au lieu de les épanouir et n'oublions pas que nous sommes responsables du bonheur de ceux qui nous sont confiés. Dans ce monastère en miniature qu'est notre classe, Dieu nous a donné de jouer le rôle d'Abbé et écoutons le Père des moines d'Occident : « Que l'Abbé sache donc bien que ce sont des âmes dont il a pris la conduite, et qu'il se prépare à en rendre compte. Quel que soit le nombre des Frères confiés à ses soins, qu'il tienne pour certain qu'au jour du jugement il devra rendre raison au Seigneur de toutes ces âmes, et de plus, sans nul

[1] M. Gasquet, *Sainte Jeanne d'Arc*, p. 15.

doute, de la sienne propre [1]. » Croit-on que le Dieu qui « réjouit la jeunesse » ne nous fera pas de reproches, si nous n'avons pas donné aux petits l'atmosphère heureuse dans laquelle ils auraient pu s'épanouir, au lieu que, par notre faute, ils garderont peut être de leur enfance que souvenirs gris et embrumés ! Faut-il citer une fois de plus saint Augustin ? « Le travail auquel on contraint les enfants par les punitions, écrit-il, est quelque chose de si pénible qu'à l'ennui de l'étude, ils préfèrent quelquefois l'ennui des punitions. D'ailleurs, qui n'aurait horreur de recommencer son enfance, et ne préférerait mourir, si le choix lui en était donné [2] ? » Et ailleurs, dans les *Confessions,* parlant de sa vie d'écolier : « Nos nombreux devanciers dans la vie nous avaient préparé ces sentiers douloureux par où il nous fallait passer, au prix d'un surcroît de labeur et de souffrance pour les enfants d'Adam [3]. » Nous ne savons qui était le maître d'école de Tagaste, mais qu'un petit élève, vibrant comme l'était Augustin, ait conservé de lui de tels souvenirs, cela demeurera sa honte éternelle !

D'une façon générale, on oublie trop souvent l'effort immense que l'enfant doit fournir, on oublie que sa sensibilité est extrêmement éveillée, que les impressions qu'il reçoit se gravent en général plus profondément dans son cœur que les grandes personnes ne l'imaginent ! Ne mesurons pas la grandeur de l'effort fourni à notre effort, le chagrin d'un enfant à celui que nous éprouverions dans les mêmes circonstances. Le P. Didon écrit : « Souvenez-vous que ces petits êtres sont comme des plaques photographiques d'une sensibilité infinie, sur lesquelles le moindre rayon se fixe et qu'un souffle altère. Nous autres, adultes, nous avons des peaux d'éléphant qui nous empêchent de sentir avec la même vivacité, mais eux, les candides, sont de petits écorchés qu'une vapeur peut impressionner [4] ! » N'oublions pas que l'enfant n'est pas un modèle réduit de grande personne, n'est pas un homme en miniature ; essayons de nous représenter la masse de connaissances qu'il doit emmagasiner de gré ou de force en vue de l'examen dès la première année d'école déjà et l'effort considérable que la discipline scolaire exige forcément de lui. Faisons un retour sur nous-mêmes et la joie de vivre, la joie d'apprendre que l'école ne nous a peut-être pas données à nous-mêmes, donnons-les, nous, aux autres. Epanouissons les âmes et les intelligences. Ne nous plaçons pas vis-à-vis de nos élèves — le maître d'école doit être un entraîneur et l'entraîneur ne marche pas à reculons — ; n'enseignons pas *ex cathedra,* mais travaillons en collaboration avec eux, apprenons avec eux. Saint Augustin, dans son admirable opuscule : *De la manière d'enseigner les principes de la religion chrétienne à ceux qui n'en sont pas encore instruits,*

[1] *Règle de S. Benoît,* trad. Dom Guéranger, chap. II, p. 31.

[2] S. Aug., *Cité de Dieu,* XXI, XIV, *cité dans Confessions,* tome I, p. 13.

[3] Idem. *Conf.* I, IX, XIV.

[4] P. Didon, *Lettres à Mlle Th. V., Lettre* XL, p. 94.

adressé au diacre Deo gratias de l'Eglise de Carthage, qui s'était plaint de ne pas réussir auprès de ses catéchumènes, écrit : « Que si notre dégoût vient de nous voir obligés à recommencer sans cesse des choses si communes, et plus propres pour des enfants que pour des personnes un peu avancées, mettons-nous par le sentiment d'une charité vraiment fraternelle, à la place de ceux que nous instruisons; ayons pour eux un cœur de père, des entrailles de mère; et lorsque par ce moyen nous ne serons plus qu'un avec eux, ce que nous leur dirons nous paraîtra nouveau comme à eux-mêmes. Car la force de ce sentiment qui nous fait vibrer aux maux et aux besoins du prochain va jusqu'à nous transformer les uns dans les autres. Ainsi, le plaisir que ceux que nous instruisons auront à nous entendre, et nous à voir qu'ils profitent de ce que nous disons, passera d'eux en nous, et de nous en eux; ils seront comme si c'étaient eux qui parlaient, et nous, comme si nous apprenions. N'arrive-t-il pas chaque jour qu'à force de voir ce qu'il y a de beau dans une ville, ou dans quelque bel endroit de la campagne, nous n'en soyons plus touchés; nous le revoyons néanmoins avec plaisir quand il se présente l'occasion de le faire voir à quelques personnes que nous aimons. Le plaisir qu'ils y prennent renouvelle celui que nous y avons pris autrefois, et cela dans la mesure où ces personnes nous sont chères, parce qu'étant en elles par la force de l'amitié, ce qui est nouveau pour elles le devient pour nous, quelque accoutumés que nous y soyons [1]. »

Faisons de notre école une demeure où règne l'entrain et pour cela marquons-la du signe de la fraternité! Nous connaissons tous des enfants qui ont à la maison une vie difficile, qui tout jeunes, doivent partager tous les soucis moraux et matériels qui accablent leurs parents et pour lesquels les seuls bons moments sont ceux qu'ils passent à l'école. « Aux innocents les mains pleines », donnons-leur tout ce que nos forces nous permettent de leur donner. Que nos petits sachent que nous sommes le grand ami, en qui on peut avoir toute confiance, le grand frère, la grande sœur qui comprend toutes les difficultés, qui veut bien tenter de raccommoder tout ce qui est cassé, qui sait des masses de choses et des choses..., mais qui les sait pour eux. L'enfant nous suivra dans la mesure où il sentira que nous sommes son bien, sa propriété exclusive, pas pour faire tous ses caprices, non — dans ce cas, il nous méprise — mais pour l'aider à réveiller le petit homme qui sommeille en lui, où il se rendra compte que nous sommes l'ami, prêt à se mettre en route en lui donnant la main pour aller vers l'idéal proposé, et que nous sommes celui qui dit : « Lève-toi, et viens! » Avec nos élèves, devenons une communauté. Le jour où nos bambins diront : « A l'école, nous, on fait comme ça », ils auront tort au point de vue de la grammaire, c'est entendu, mais ils auront raison au point de vue de la

[1] S. Aug., *De la Manière...* chap. xii, trad. anonyme.

vie. Pour créer cette communauté, il faut employer un langage spécial qui les frappe. Les enfants aiment les mots qui ont un halo mystérieux, cela leur donne de l'importance ; allons-y. Si, par exemple, vous faites mimer par la classe une poésie que récite une seule élève, désignez celle-ci par le nom de « coryphée » : vous verrez le succès ! Un autre moyen de créer la fusion c'est de fabriquer certains mots de passe que « nous seuls dans l'école on sait ce que ça veut dire », — encore de mauvais points pour la grammaire ! — Pensons au résultat obtenu par le terme B. A. (bonne action) des éclaireurs ou le T. V. D. (tenez-vous droite) des éclaireuses. Employez de semblables expressions d'un air, j'allais dire de conjuré, l'enfant sera bien plus attentif à votre observation. Faites à vos élèves des récits où se glisse une phrase d'un rythme spécial, cette phrase pourra servir de rappel en maintes occasions. On m'a raconté jadis l'histoire d'un loup un peu bêta et de trois petits cochonnets très malins. Le loup leur en veut, mais à chaque fois qu'il a manqué son coup, il les avertit : « Attendez que je vous retrouve, alors je vous hache, je vous mâche, je vous coupe en petits morceaux ! » A supposer maintenant que vos enfants connaissent cette histoire, si vous leur donnez une analyse, pourquoi ne leur diriez-vous pas, sans aucun rappel à l'anecdote, « prenez cette phrase, répétez-lui : je te hache, je te mâche, je te coupe en petits morceaux et soignez bien ce travail ». La classe se mettra certainement à l'œuvre avec entrain. Songeons que l'imagination de l'enfant doit avoir un aliment. Lisez dans l'admirable livre de lecture du cours supérieur, récemment sorti de presse, le désespoir de Décadi qui, en pénitence derrière le tableau noir, dégringole, entraîne tout dans sa chute et pleure, non parce qu'il s'est fait mal, mais parce qu'il a perdu la bataille de Lépante !

(A suivre.) LAURE DUPRAZ.

PRÉFACE

pour un petit livre [1] qui n'en comporte pas

C'est un bien petit livre de 120 pages. Il est intitulé : *Procédés d'Enseignement actif, applicables à des classes à plusieurs degrés.* Il n'a pas de préface, parce que ce titre, un peu long, dit exactement ce que veut être cet opuscule : un recueil de procédés se rapportant, le sous-titre en avertit le lecteur, à l'enseignement de la lecture, du parler, de la rédaction.

Les procédés ne sont que des moyens particuliers que le maître emploie pour faciliter à l'élève les opérations de l'esprit qu'exige la leçon. Ces opérations de l'esprit, tous nos lecteurs le savent, depuis les années plus ou moins lointaines de leur école normale, sont la préhension du donné concret, l'élabo-

[1] Ce petit livre vient de sortir de presse. Il est en vente chez l'auteur (Pérolles 22. Frib.) et à la librairie de l'Université.